

Les Annales de Cervières

Bulletin trimestriel de l'Association Les Amis de Cervières
Numéro 5, Janvier 2005

Dans ce numéro

L'Auditoire

Une plongée dans les archives des familles qui ont occupé successivement l'Auditoire a fait surgir des quantités d'informations, pour beaucoup tout à fait inédites. Qui a construit l'Auditoire ? Quand ? Comment a-t-il traversé les siècles ? Autant de questions difficiles auxquelles nous avons essayé de répondre. Il y a dans Cervières plusieurs descendants des propriétaires successifs de l'Auditoire. S'ils retrouvent dans leurs archives des pièces, testaments, actes notariés, ou autres, de nature à éclairer les points encore imprécis de notre Histoire de l'Auditoire, qu'ils nous permettent de les consulter.

Fortunat Strowski

Comment parler de l'Auditoire sans évoquer la personnalité hors du commun de celui qui a restauré l'Auditoire tel que nous le voyons maintenant ? Lors de son acquisition, il avait coutume de dire à ses amis qu'il avait acheté un escalier, avec des murs autour. Fortunat Strowski est sans aucun doute le plus connu des Cervérats. Il y a aussi un résumé de *La Flèche d'or*, dont un projet de réédition est à l'étude, la dernière édition étant malheureusement épuisée.

Colonie de Cervières : Souvenirs d'un colon

Vous rencontrez chaque été, dans les rues de Cervières, des visiteurs pas comme les autres. Ils montrent à leur famille, ou leurs amis, le Cervières idéalisé de leur enfance. C'est parfois le même que celui de votre jeunesse. Nous avons eu la curiosité de demander à l'un d'entre eux de nous raconter ses souvenirs. Michel Berry, qui nous livre son témoignage, a écrit un très beau texte. Il a la gentillesse de nous dire que, grâce à nous, il a revécu Cervières avec nostalgie et bonheur pendant une heure ou deux. C'est à nous, maintenant, de le remercier pour ce moment d'émotion qu'il a su nous faire partager.

Courrier des lecteurs

Le dernier numéro n'a pas suscité beaucoup de réactions. En fait, nous avons reçu une seule lettre, de Loute Reynaud, qui a aimé le dernier bulletin, et nous encourage à continuer dans cette voie. Le conseil des Amis de Cervières vous souhaite à toutes et à tous une bonne et heureuse année.

Nouvelles de l'association

La famille Barbier se propose de rééditer le film du huitième centenaire de Cervières, où l'on reconnaît évidemment acteurs et spectateurs de l'époque. Combien de copies doivent-ils réaliser ? Les personnes intéressées sont invitées à prendre contact avec Laurent Froget au 01 47 36 82 88 ou à l'adresse ci après : 176 bis avenue de Verdun 92130 Issy les Moulineaux.

Nouvelles de Cervières

La municipalité renouvelle l'éclairage des rues. Vous aurez la surprise de découvrir cet été de très belles lanternes à la place des actuelles, et, en plus, une illumination de l'église et des tours.

L'Auditoire

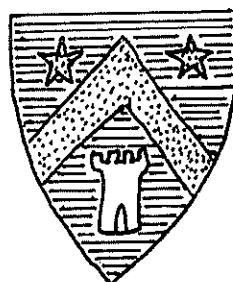
C'est Mathieu Carton, seigneur de Fougerolles, qui a commencé la construction d'un hôtel particulier vers 1580. Notaire royal à Cervières, il était issu d'une longue dynastie de notaires, puisque son aïeul Antoine Carton, seigneur de Fougerolles, notaire à Cervières, a signé le contrat de mariage de Roland Le Mastin de La Merlée le 3 décembre 1462. Mathieu Carton de Fougerolles et sa femme, Marguerite, fille de Pierre Meaudres, seigneur de Relanges, eurent les premiers le privilège d'habiter, vers la fin du règne de Charles IX, ce qui était déjà la plus belle maison de Cervières, et la plus grande.

L'ensemble n'avait pas l'aspect qu'il a maintenant. Il n'y avait pas de jardin à l'arrière, et la façade regardant le midi donnait sur une petite rue étroite bordée de maisons peu élevées certes, mais assez pour masquer la vue d'une bonne partie des fenêtres. L'Hôtel des Carton, qui n'était pas encore l'Auditoire, n'a donc pas été édifié à la place de la maison dite de Beauregard, citée dans l'aveu de Mathieu Béringer le 21 décembre 1331, qui est plus vraisemblablement la partie Est, avec une tour, de ce qui sera la Cure au XIX^{ème} siècle.

Le bâtiment était moins élevé que de nos jours. Le toit reposait directement sur les pierres de taille de la façade nord. Et tout en haut de l'escalier, une tour de guet dont il ne reste que l'encorbellement, couronnait l'édifice. Cette tour n'avait naturellement qu'une fonction, clamer haut et fort la noblesse des propriétaires : Les Carton avaient acquis le fief noble de Fougerolles avant 1462. C'est seulement en 1578 qu'une ordonnance d'Henri III décide que l'achat d'un fief noble ne vaut pas titre de noblesse.

Il y avait déjà l'arche au dessus de la rue qui descend vers la place des Fascines, d'où l'étang de Royon est si beau au soleil couchant. De même, l'autre arche, perpendiculaire à la précédente, reliait le bâtiment principal à l'actuelle maison de Marie Odile Strowski, qui abritait la famille ou le personnel au premier étage, les écuries au dessous. L'entrée principale était sous le passage, au bas des degrés de l'escalier monumental se terminant par la tour de guet, comme en témoigne l'écusson au dessus de la porte. Martelé conformément au décret du 17 juin 1792, il est cependant identifiable. C'est le blason des Carton :

D'azur au chevron d'or accompagné
en chef de deux étoiles de même et
en pointe d'une tour d'argent.



La construction de ce superbe Hôtel allait faciliter l'ascension de la famille. Car l'apogée des Carton était encore à venir : Né vers 1560, le fils de Mathieu, Pierre Carton de Fougerolles est maître des Eaux et Forêts, procureur d'office, notaire royal à la mort de son père. Il est nommé capitaine châtelain le 7 mai 1599 par lettre de la reine douairière (Louise de Lorraine, veuve d'Henri III. Le Forez faisait partie de son douaire). Il le reste jusqu'en 1612. Député aux Etats généraux de 1614, il est le rédacteur du cahier de la châtellenie. Et lorsqu'il meurt, il est enterré le 28 janvier 1626, dans la chapelle dite de Fougerolles de l'église de Cervières.

C'est pendant les treize ans où il a occupé la charge de capitaine châtelain, que l'Hôtel des Carton est devenu l'Auditoire. Le Logis seigneurial, qui avait longtemps servi d'auditoire de justice n'a disparu qu'avec la démolition du château en 1637, mais les 60 hommes de la garnison pendant les guerres de religion (1567 bataille de Champoly-1598 édit de Nantes) avaient laissé le Logis dans un état qu'on peut imaginer. Ce nom d'Auditoire lui est resté, bien que plusieurs maisons de Cervières aient ensuite servi d'auditoire jusqu'à 1790. Il n'y a eu que deux Carton à occuper l'office de capitaine châtelain, Pierre en 1599, et son petit-neveu Antoine en 1670, l'un pendant treize ans, l'autre pour une assez longue période sans doute. Et après 1686, la charge de capitaine châtelain est d'un moindre rapport sans la gestion des bois et des droits seigneuriaux.

Pierre Carton, seigneur de Fougerolles, neveu et héritier du précédent, est le premier à s'intituler aussi seigneur des Etiveaux, un fief situé dans la paroisse de Saint Victor. Il signe en 1628 un accord avec l'église de Cervières au sujet de la chapelle neuve (à droite du chœur). L'Auditoire s'agrandit : Il fait construire et relier au bâtiment principal par des portes à chaque étage ce qui est maintenant la maison de Claude Bec.

Il surélève la partie nord de l'Auditoire entre 1631 et 1637. Avant 1631, c'était la Peste, et après 1637, il aurait évidemment utilisé des pierres de taille provenant de la démolition du château. L'aménagement de ce qui devait devenir la Cure, est légèrement postérieur, puisque la porte en ogive fermant ce qui avait été un passage est le remploi d'une ancienne porte du château. Le bâtiment le plus proche de la place des Fascines, qui comportait alors, au niveau de la rue, très au dessous du niveau actuel, une grange, surmontée d'une grande salle avec une cheminée double, est surélevé, et l'ensemble sera utilisé pour la nombreuse progéniture de son fils..

Le fils du précédent, Antoine Carton (1620-1706), seigneur de Fougerolles et des Etiveaux, avocat au Parlement, procureur du Roi, est donc le second capitaine châtelain de la famille, et ce le 1^{er} juillet 1670. C'est sans doute lui qui, recteur de la Confrérie des Pénitents sept fois de 1656 à 1691, érige la croix de la place de la Halle, alors place des Carton. Il épouse le 5 janvier 1642 Marguerite Ronzault de Pusieux qui lui donne six enfants, dont un fils, curé de Noirétable de 1692 à 1724, recevra lors de sa visite pastorale en 1723 le grand Massillon, qui a prononcé en 1715 l'oraison funèbre de Louis XIV .

Son fils aîné, Christophe Carton (1649-1719), seigneur de Fougerolles et des Etiveaux, Conseiller du Roi, lieutenant civil et criminel, épouse le 10 avril 1679 Marguerite Le Faure, fille de Denis, seigneur de Méranges, capitaine châtelain de Cervières, lui-même petit-neveu de Claude Le Faure, seigneur de Méranges, capitaine châtelain de Cervières le 4 mars 1627, dont la fille Philippe a épousé Marc de Beauvoir de La Plasse. On voit la progression fulgurante des alliances. Tout va changer en 1686. Le duc de La Feuillade devient seigneur de Cervières. Les capitaines châtelains conservent leur rôle judiciaire au nom du Roi, mais la gestion des biens de la Seigneurie leur échappe désormais.

Une fille de Christophe, Jeanne, qui épouse Guillaume Chazelet de Vilette, sera l'aïeule du rédacteur du cahier de doléances de Cervières en 1789 (depuis peu exposé au musée). Une autre fille, Anne, née en 1702, qui ne se marie pas, hérite de son père une ancienne dépendance de l'Auditoire (plus tard la Cure). C'est la demoiselle Anne Carton du Marais du terrier d'après 1777.

Le fils aîné de Christophe, Jacques Carton (1679-1730), d'abord seigneur de Méranges et du Lac, puis seigneur de Fougerolles et des Etiveaux à la mort de son père, lieutenant de grenadiers, meurt à 50 ans le 4 mai 1730, sans postérité mâle. De son mariage avec Marie du Puy est issue une fille, Claudine Carton de Méranges, qui épousera le 1^{er} février 1746 dans la chapelle du Lac (du château de la Goutte) Etienne de Gilbertis, écuyer, seigneur de Vissac et Lagouzon, lieutenant de cavalerie.

Antoine Carton (1697-1745), seigneur de Fougerolles et des Etiveaux, neveu de Christophe, hérite en 1730 de l'Auditoire. Connu sous le nom de Carton de La Barre avant son héritage, il n'est que notaire royal. Il sera aussi recteur de la confrérie des Pénitents en 1743. De son mariage avec Catherine Anne de Gangnières de Souvigny naîtra un fils. Il convient de noter que la sœur d'Antoine, Marie-Anne, née le 10 avril 1704, a épousé Jacques Dumas, et que leur fils Guillaume s'intitule Dumas de Fougerolles lors de son mariage en 1765, son père ou lui ayant acheté Fougerolles.

Le fils d'Antoine, Jacques Marie Carton, avocat à Roanne, est le sieur de Fougerolles du terrier d'après 1777. A cette date, il a déjà vendu le rez-de-chaussée de l'Auditoire. Et il ne va pas en rester là. Il vend progressivement, et par morceaux, le reste de l'Auditoire et de ses dépendances, ainsi que Fougerolles. La place des Carton perd son nom. Et son fils, baptisé à Cervières Jean-Marie Carton, fils d'Antoine, seigneur de Fougerolles et des Etiveaux, meurt aux Etiveaux Jean-Marie des Etiveaux, maire de Saint Victor, le 1^{er} juin 1790, non sans avoir protesté contre le non rattachement de Saint Victor à l'éphémère canton de Cervières.

La maison d'Anne Carton du Marais est vendue après sa mort, à Jean Ferréol du Bessey de Villechaize, qui fait aménager un pied-à-terre au premier étage dans le goût du dix huitième siècle, au début des années 1780. Il consolide et couronne de dalles de pierre de Volvic le mur d'enceinte au bout de son jardin, et, comme ses voisins, ferme l'accès au chemin de ronde. C'est à partir de ce moment que le chemin qui passe en dessous des murailles est dit chemin de ronde. Pour en finir avec cette maison, qui sort définitivement du périmètre de l'Auditoire, Charles Halley, qui l'a achetée comme bien national, son propriétaire ayant émigré, la revendra le 7 février 1837 à la commune, et elle deviendra pendant 131 ans la Cure de Cervières.

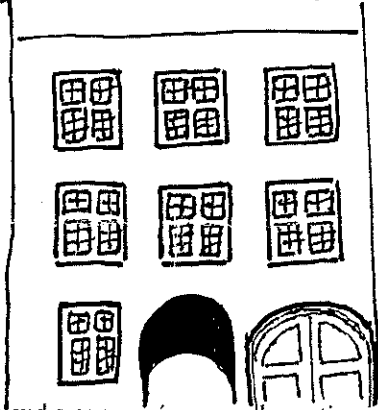
C'est la période de tous les dangers pour l'Auditoire. 5 ou 6 propriétaires différents se partagent ce qu'on continue à appeler l'Auditoire. Ils cloisonnent, transforment. Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'état actuel du château de la Goutte pour imaginer ce qui allait arriver. Cependant, la construction est robuste. Et l'Auditoire va être sauvé, grâce à un coup de foudre, celui de Fortunat Strowski, et à l'influence de Monsieur Faye, que la ruine du plus beau monument de Cervières attriste profondément.

Fortunat Strowski s'attaque alors à la reconstitution du puzzle. En 1912, il achète à Michel Lugnier et Jeanne Rolland sa sœur, des bâtiments qu'ils se sont partagés en 1891 à la mort de leurs parents, sauf deux pièces qui seront acquises de Jeanne Ponchon, née Rolland, en 1935. Et en 1912 toujours, à Antoine Girard, un ensemble acheté en 1909 aux Rochefolle, qui l'avaient eux-même acheté en 1908 à Pierre Coudour, lequel l'avait acheté en 1893 à Henri Moussey. Le tout reconstituant à peu près l'unité de la face nord.

En 1914, il achète un autre ensemble constitué de l'escalier à vis, une cuisine au dessus du passage, et la cave sous le garage, à Catherine Volsperger, qui en avait fait l'acquisition en 1909 de Claudine Bourguignon, laquelle l'avait acquis en 1891 des époux Coudour-Moussey, qui l'avaient acheté en 1878 aux époux Rolland-Girard. Le reste de la maison de Catherine ne sera acheté qu'en 1957 par les héritiers de Fortunat, sous la forme d'un échange contre un bois avec Adèle Petit, veuve de Joseph Broussaud, et sa fille Madeleine, qui l'avaient acheté en 1925 aux héritiers de Catherine Volsperger.

Ce n'était pas fini. Mais après la mort de Fortunat Strowski et du partage qui s'ensuit, une partie des acquisitions décrites au paragraphe précédent sortent du périmètre de l'Auditoire reconstitué : Ce qui est actuellement la maison de Claude Bec, celle de Marie Odile Strowski, et la grange au dessous de la Cure, qui fera l'objet en 1968 d'un échange contre la Halle entre Maurice et Marie Odile Strowski et les époux Lavédrine.

En 1939, Elizabeth Strowski, et son époux Philippe Simon, achètent la maison plaquée sur la façade sud à Marie Lassaigne. Celle-ci la tenait de Geneviève Gardette, qui venait d'en hériter de son frère Pierre Gardette, lequel l'avait achetée en 1914 à Pierre et Antoine Lugnier. Puis, toujours en 1939, une petite maison abandonnée au milieu des impasses qui subsistaient à la place du jardin actuel. Et enfin, le 26 septembre 1954, à la commune, les impasses elles-même. Un bel exemple de ténacité.



Il convient aussi d'apprécier la qualité de la restauration. La façade nord a conservé son authenticité. On voit encore distinctement les deux phases de la construction : d'abord les magnifiques pierres taillées dans le granit de Saint Julien, d'un beau gris légèrement bleuté. Puis la surélévation en pierres assez ordinaires, qui peut donner à penser que cette partie était initialement crépie. L'arc Renaissance à droite est particulièrement élégant.

La façade sud a conservé en grande partie son crépi d'origine. Les entourages des fenêtres et les meneaux sont en granit de Cervières, dont le grain est plus fin que celui de Saint Julien, mais la couleur plus terne. Le petit ajout, à l'est de la tour arrière, avec ses ouvertures jumelles, et son balcon de Roméo et Juliette, est certes audacieux, pour un ensemble classé, qui a été inscrit à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques le 21 décembre 1949. Mais aucun des Carton n'a pu admirer la façade sud, depuis la place des Fascines, telle que nous vous la montrons, dégagée des bâtiments qui la cachaient.



A l'intérieur, un escalier monumental permet d'accéder à de grandes pièces austères et seigneuriales, dotées de cheminées imposantes et de plafonds à la française reconstitués. La bibliothèque, avec ses fenêtres au levant et au midi a une des plus belles vues de Cervières, tout comme, au dessus du passage, les fenêtres à meneaux orientées au midi.

Bibliographie

- (1) Rochigneux, E., bibliothécaire de La Diana, 1922, étude non publiée, communication personnelle
- (2) Canard, M., étude d'après les registres paroissiaux

Fortunat Strowski

C'est certainement notre concitoyen le plus célèbre. Académicien, il a laissé un monument d'érudition, la restitution du texte définitif des Essais de Montaigne. Cervières lui doit la restauration de l'Auditoire (voir texte précédent), et son unique roman, La Flèche d'or.

Le 16 mai 1866, Fortunat Strowski de Robkowa est né à Carcassonne, par un curieux détour de l'Histoire.

Son grand-père, André François Strowski de Robkowa (1771-1842), est issu d'une lignée de patriotes polonais dont on a trouvé la trace jusqu'à André Strowski de Robkowa en 1657. Il prend part à l'insurrection de Kosciusko en 1794 comme porte-drapeau du 2^{ème} régiment de la Couronne, et s'engage en 1797, l'année de Rivoli, dans la Légion polonaise des Armées de la République française. D'abord lieutenant-colonel de cavalerie au 17^{ème} régiment de lanciers, il fait la campagne d'Italie, la guerre d'Espagne, la Retraite de Russie. Général de brigade, il reçoit de l'Empereur la Légion d'honneur et la nationalité française. D'après la tradition familiale (1), il termine sa carrière comme général dans l'armée de Bernadotte. De retour en Pologne sur ses terres, il épouse Thécla de Pankowski qui met au monde plusieurs enfants, dont le père de Fortunat.

Son père naît en 1828 à Lenka, dans ce qui était depuis 1815, la petite république de Cracovie, plus tard annexée par l'Autriche, en 1846. Elève officier dans un collège militaire viennois, il court en 1848 à Budapest insurgé contre les Autrichiens. Vers 1850, il se fait arrêter, probablement en nouant des contacts en Pologne russe. Le voilà déporté en Sibérie. Il s'évade, traverse à pied la Russie, arrive à Istanbul au consulat de France, qui rapatrie le fils d'un valeureux général français. Il s'inscrit à la Sorbonne, reprend ses études, et devient professeur au lycée d'Agen. C'est là qu'il se marie. En 1861, il est nommé à Carcassonne, où naît le futur académicien.

Fortunat passe son bac à Mont-de-Marsan, où son père a été nommé en 1870. Il monte à Paris pour aller préparer à Louis-le-Grand le concours d'entrée à l'Ecole normale supérieure. Reçu au concours en 1885, il entre dans la grande maison, combien austère à l'époque. Le cloître de la rue d'Ulm, comme disait son condisciple Romain Rolland. Son maître Brunetière, qui fut directeur de la Revue des Deux Mondes, était pour tout dire, l'académisme personifié. Fortunat, pour reprendre les termes d'un de ses biographes (2), « ne put jamais sortir complètement du cercle magique tracé autour de lui par Ferdinand Brunetière ».

Agrégé des Lettres en 1888, il enseigne successivement à Albi, Montauban, Nîmes, et très vite au lycée Lakanal à Paris. Il aimait à rappeler qu'il devait cette promotion à la hussarde à Gaston Doumergue, qui voyait en lui, bien à tort, disait-il, un concurrent possible pour les prochaines élections législatives.

Fortunat Strowski rédige et soutient sa thèse sur Saint François de Sales et le sentiment religieux en France au dix-septième siècle, où il montre que la Contre-Réforme, et Saint François de Sales, ont formé le sentiment religieux jusqu'à Pascal. Il est nommé aussitôt professeur à l'université de Bordeaux. François Mauriac y est son élève.

Il a la chance d'avoir accès à l'exemplaire de Bordeaux des Essais de Montaigne, c'est-à-dire la dernière édition publiée par l'auteur en 1588, et longuement annotée jusqu'à sa mort. On ne connaissait jusqu'alors Montaigne qu'à travers l'édition de Mademoiselle de Gournay, une édition posthume, et très infidèle. A partir de 1906, son œuvre magistrale, une édition des Essais qui fait date, dresse le portrait de bonne foi d'un sceptique provisoire, devenant au fil des jours un stoïcien, puis un épicurien, qui prend la vie comme elle est.

En 1907 et 1908, les trois volumes de *Pascal et son temps* sont couronnés par l'Académie française.

Professeur à la Sorbonne en 1910, sa chaire sera celle d'histoire de la Littérature française contemporaine. Son succès dans les salons est immédiat ; Grand, blond, les yeux bleu pâle, il incarne le charme slave. Sa conversation est captivante. Anna de Noailles, Maurice Barrès, sont séduits. Il est à la mode. Entre les deux guerres, il est le critique dramatique du journal très parisien Paris-Midi, le petit frère du matin de Paris-Soir. Il soutient Jacques Copeau, Gaston Baty, Louis Jouvet, Charles Dullin, Georges Pitoëff, tout en adorant le théâtre de Boulevard. Visiting professor à l'université Columbia à New York en 1923, il publie à son retour en France *La Bruyère en Amérique* : « L'américain n'a pas de passé. Le français ne compte pas sur l'avenir. Ils sont faits pour s'entendre ».

En 1926, il est élu à l'Académie des Sciences morales et politiques.

Il retourne un an à New York en 1931. Les conséquences de la Crise le troublent profondément. Et c'est en moraliste qu'il revient vers la tradition, pour calmer ses inquiétudes face au monde moderne. La découverte de Cervières a joué un rôle certain dans l'évolution de sa pensée. Président du jury du bac à Libourne en 1908, et reçu à la table du proviseur, il est enchanté par la description que ce dernier lui fait de son village, et décide d'y passer ses vacances. Ce proviseur est Monsieur Faye, qui sera plus tard maire de Cervières, et le grand-père d'Antoine Bouleau. Et le village, c'est bien entendu Cervières.

C'était l'époque tumultueuse des gouvernements anticléricaux. Monsieur de Viry, apprenant que c'était un professeur, refusa de lui louer sa maison. On assure même qu'il aurait dit : « Satan n'entrera pas chez moi ». Ce qui ne manquait pas de piquant. Fortunat Strowski était très pieux, voire dévot. Monsieur de Viry devait lui exprimer sa confusion un peu plus tard. La permanence de Cervières, opposée à la frénésie de New York, devait inspirer ses derniers ouvrages publiés au Brésil, où la guerre le surprit, et où il resta jusqu'au retour de la paix.

Sa personnalité avait des facettes multiples, comme en témoignent ses contemporains : D'après Romain Rolland, c'était un homme d'ordre, mais convivial. Il avait été boulangiste aux temps de la rue d'Ulm, et un calembour particulièrement audacieux, à la Fortunat Strowski, était rue d'Ulm un « tunat » (3). Ce n'était pas un grand bourgeois conventionnel. Maurice Sachs (4) le décrit : « Fortunat Strowski portait une grande lavallière à pois, un large feutre noir, genre artiste de 1895, des vêtements amples et sombres. Moins la barbe, il ressemblait au feu président Fallières. Il débordait d'activité, courait les déjeuners, les thés et l'Institut, allait en Amérique et revenait en hâte, toujours artiste, toujours jovial. On le connaît bien à Boston. On ne le connaît pas moins à Paris ». Paul Léautaud (5) le poursuivait d'une haine vigoureuse. Fortunat avait pris position en faveur de Hachette, dont on redoutait déjà, en 1932, la position hégémonique dans le monde de l'édition. Aussitôt, Léautaud de fulminer : « ...c'est un Paillasse...Cet écrivain officiel, arrivé, pontifiant, membre de l'Institut...qui joue à être à la mode en rendant compte des pièces à petites femmes dans Paris-Midi ». Pour son successeur à l'Académie, c'était un gentilhomme. C'est aussi le souvenir qu'il a laissé à Cervières.

Que dire maintenant de son unique roman, *La Flèche d'or*, pour laquelle nous avons tous ici un faible, puisque tout, ou presque tout, s'y passe à Cervières ? Ce court récit a une histoire : Un jour que ses amis littérateurs se livraient à ses dépens à la plaisanterie classique qui attribue la férocité des critiques à leur incapacité de créer, Fortunat Strowski releva le défi. Ce fut *La Flèche d'or* publiée en feuilleton dans la Revue des Deux Mondes, pendant la guerre de 14, d'où les allusions patriotiques. L'intrigue est d'un romantisme échevelé. (voir page suivante)

Fortunat Strowski est mort en juillet 1952 à Paris, rue Sainte Anne. Il est enterré à Cervières. Une plaque sur sa maison natale, à Carcassonne, rappelle sa mémoire.

C'était un vrai parisien : Son père venait de Pologne, sa mère était bretonne, sa femme toulousaine. Sa petite-fille, Françoise Richards, l'actuelle propriétaire de l'Auditoire, est américaine, et cervérate, comme ses parents et grand-parents avant elle. Un de ses petit-fils, Maurice Strowski, dont la femme, Marie Odile a longtemps été maire de Cervières, a sculpté la statue de Saint Pierre qui orne la façade de l'église des Salles. Son autre petit-fils, Dominique Simon, est l'auteur du résumé de *La Flèche d'or* qui suit.

Bibliographie

- (1) Camus, M.T., communication personnelle
- (2) Levaillant, M., publications de l'Institut, académie des Sciences morales et politiques, 1954, 21
- (3) Rolland, R., *Le cloître de la rue d'Ulm*, Cahiers Romain Rolland
- (4) Sachs, M., *La décade de l'illusion*, Gallimard, 9ème édition, 1950, page 109
- (5) Leautaud, P., journal littéraire, éditions du Mercure de France, 1966, voir index alphabétique

L'ensemble de ces textes est publié sous l'égide des Amis de Cervières, dans le cadre de l'Inventaire du Patrimoine. Copyright Marc Lavédrine.

La Flèche d'or

Résumé du roman de Fortunat Strowski

L'action de *La Flèche d'or* se déroule au lendemain de l'an mil. Vous y découvrirez comment Bernard de Pascalis, baron des Combes noires et suzerain de Cervières, repoussa grâce au talisman de la Force vivante l'invasion des Baltes qui, sous la conduite d'un des plus féroces conquérants de l'Histoire, le roi Wallo, avaient entrepris d'envahir le royaume de France et d'anéantir la chrétienté en Europe. Vous ferez connaissance avec ses compagnons, l'écuyer François Bernier, Monna la jeune esclave, le chapelain Dom Anquetil, et la mystérieuse Etelka, dont Wallo avait voulu faire son esclave.

Chargé de mission par le Pape auprès du roi de France, Bernard n'a pas de peine à convaincre celui-ci, confiant en Dieu et son bon droit, de faire front contre les Baltes en dépit des conseils de prudence, et malgré le petit nombre de ses guerriers. Lui-même s'engage à son service et gagne la province du Forez où les Baltes ont pris leurs quartiers d'hiver.

Dans les monts du Forez, où ils sont témoins des atrocités commises par les envahisseurs, François Bernier guide à travers mille embûches Bernard et ses compagnons jusqu'à Cervières, alors capitale de la province, parmi des bois et des marécages dont il est seul à connaître les pièges et les détours. En chemin, ils secourent, à demi morte de faim et de fatigue, Etelka, une princesse polonaise échappée de chez les Baltes qui la retenaient captive, et Bernard décide de ne pas l'abandonner.

C'est dans la forteresse de Cervières, désertée par ses habitants et marquée du signe maléfique de la Flèche d'or, que s'introduiront au soir d'étranges visiteurs accompagnés d'un ours, et qu'aura lieu la confrontation décisive entre Wallo, maître de hordes innombrables, et Bernard soutenu par la Force vivante ; à Cervières aussi, que le sacrifice de Monna assurera le salut de ses amis et précipitera la déroute des Baltes. Et c'est au mont Pilate (aujourd'hui le mont Pilat près de Saint Etienne), qu'en présence d'un vénérable ermite seront révélés par Etelka le véritable secret de la Flèche d'or et l'étendue des périls dont la folie de Wallo menaçait l'Europe entière.

De ce roman, écrit au plus fort de la première guerre mondiale, les diverses péripéties sont presque passées à l'état de tradition dans le pays de Cervières. On y montre comme les lieux d'un drame authentique le caveau de Montlune, la Pierre branlante ou le tombeau de Monna. Des générations d'enfants ont cherché à découvrir l'entrée du souterrain par lequel Bernard et ses compagnons échappèrent à ceux qui avaient juré leur mort. Et si l'hysope fleurit aux alentours de Cervières comme nulle part ailleurs en France, il ne vous est pas interdit de croire, comme le dit la légende, que les graines en furent rapportées de Terre sainte par Bernard de Pascalis et plantées dans la campagne en souvenir de Monna.

Dominique Simon

Le tombeau de Monna, qui était proche de l'entrée du chemin de Bareille, lorsqu'on vient des Salles par la Croix blanche, au pied d'un gros chêne, a été détruit pendant les travaux de l'autoroute, malgré les promesses des entrepreneurs, et la vigilance de Marie Odile Strowski.

La tradition de l'hysope venu de terre sainte à Cervières est antérieure à Fortunat Strowski. Il y est fait allusion dans le sonnet d'Antoine Sabatier, qui fut publié avant 1900.

Colonie de Cervières : souvenirs d'un colon

C'était la guerre, la fin de cette affreuse guerre, où gosses nous subissions comme tout le monde les restrictions. A cette époque, il n'y avait pas profusion de loisirs. Il fallait pourtant caser les gamins, lors des vacances d'été, pour qu'ils prennent le bon air. La paroisse Saint Genès avait depuis des années une colonie à Cervières. On ne discutait pas à la maison : « Tu iras à Cervières ». Je l'avoue, ce n'était pas de gaieté de cœur. Mon quartier du Foirail à Thiers restait ma joie de vivre. Enfin, mes petits camarades louteteaux suivaient, alors...

Il y avait surtout la direction de la colo. Je garde à jamais le souvenir, le visage, la soutane, de l'abbé Parrot. Petit, rouquin, le visage tacheté de points de rousseur, vif, rieur, absolument merveilleux. Le Seigneur a dû lui ouvrir grand ses bras. Il a donné tant et tant à ses colons. En 44, en 45, tout manquait, tout. Et le souci prioritaire de notre directeur était de faire manger sa troupe d'affamés, qu'il chérissait, en bon saint qu'il était. Après des journées bien remplies par la gestion, l'organisation, les programmes à mettre en place, les soucis divers, l'abbé Parrot allait fort tard au ravitaillement. Nous devions être 80 colons, plus l'encadrement, moniteurs, monitrices, prêtres, cuisiniers. Tout manquait, même l'eau potable.

Le maire de Thiers de l'époque, Antonin Chastel, un homme rare, haut en couleur, aimé, était radical-socialiste. A l'abbé Parrot pour ses petits, il procurait beaucoup de conserves, par grosses boîtes. Je les vois encore, quand il fallait aider au déchargement, ces conserves américaines, petits pois, sardines, flageolets, lait concentré.

Notre abbé en soutane avait surtout le don de nous faire partager sa bonté. Petit colon, j'avais de tels chagrins de ma maman qu'il me prenait sur ses genoux, dans ses bras. Et je pleurais si fort qu'il me serrait sur son cœur. Inoubliable : « mon Michou, regarde combien le Bon Dieu nous aime, et surtout ta maman, ton papa ». Aujourd'hui, on l'accuserait : « sur ses genoux ». Des centaines de gosses qui sont devenus hommes vous le diront : Parrot, un sacré bonhomme.

Des abbés encadraient aussi la colo. De grandes jeunes filles, quelques moniteurs, des gentils, des plus sévères. Il fallait respecter une discipline. Ce n'était pas le luxe. Mais, curieusement, ça nous forgeait. Et on n'en garde que les bons souvenirs. J'ai dû faire entre six et huit étés à Cervières.

Alors Cervières... La grande allée, que nous appelions allée des 40, le porche. La grande colo était à gauche. Deux réfectoires, des dortoirs sans grand confort, les bureaux du Père Parrot, la cuisine au rez-de-chaussée. En face, un genre de garage voûté, une ruelle très pentue montant au Champ de Foire. Un deuxième et un troisième bâtiments, des dortoirs, après l'église en montant, puis plus haut à droite. Leur simplicité était très rudimentaire. Aujourd'hui, toute commission sanitaire les ferait fermer sur-le-champ.

Souvenirs, souvenirs... L'épicerie Dulac en face de l'église, quand on avait cinq ans, réglisse, bonbons. Royon était la plage et le point d'eau pour un décapage de propreté. Car les sanitaires étaient plutôt tristounets. La grande sortie à Urfé, l'Hermitage ou Contenson. La si belle messe. La prise de Cervières avec la bataille de foulards. La levée des couleurs tous les jours dans la cour de la colo. Les plus méritants portaient le drapeau tricolore. La Pierre branlante, la pêche aux écrevisses dans le ruisseau des Salles, quelques truites à la main, les cabanes construites dans les bois. Notre Tour de France, avec l'étape contre la montre dans « l'allée des 40 »

Le Champ de Foire, des centaines de fois. Bagarres, match de foot, jeux, et surtout la fête de la colo. Préparée de longue date, attendue avec un tel bonheur. Pensez. Nos parents montaient, dans un car gazogène, ou la traction d'un voisin. J'allais attendre ma maman que je trouvais encore plus belle, au fond de l'Allée. Messe en plein air, apéritif musical, sketches. Les parents ripaillaient. C'était si beau, si joyeux. Dans une ambiance que je n'ai jamais oubliée, émouvante. Chaque gâterie était tant appréciée. Combien de fois j'ai pleuré en quittant mes chers parents. Je les trouvais beaux, endimanchés. Et mon père, assez dur, rieur et joyeux. C'était ça, la fête de la colo.

Un autre instant précieux : Le retour à Thiers, au Foirail, vers ma jolie maman. Les frangins, les copains. Le vieux car n'arrivait pas assez vite. On chantait. Tout devenait beau. L'accueil place de la Mairie, la larme des retrouvailles. Dans la remorque Michelin, mes affaires qui auront besoin d'un sacré décapage.

Ma mère me dit alors : « une surprise t'attend. Ton père a acheté un frigidaire Electrolux. Ce soir, tu auras des glaçons, et j'ai préparé une glace pour toi. Attention, Michel, tes frères sont prévenus : Ne ferme pas la porte brutalement ».

C'est merveilleux. La guerre est finie. Nous allons tout découvrir.

Michel Berry